

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31^e ANNÉE

N^o 3

1^{er} FÉVRIER 1888.

AVIS. — Se réabonner par un mandat-poste, à l'ordre de M. Leymarie, pour 1888; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

Le siège social de la Société scientifique du spiritisme, et sa librairie, seront transférés, 24, rue des Petits-Champs (entrée, 4, rue de Chabanais) au 1^{er} juillet 1888.

LE FAMILISTÈRE

DÉSINCARNATION DE J.-B.-A. GODIN.

Voyageurs qui partez de Saint-Quentin et suivez la rivière de l'Oise jusqu'à Guise, quelles pensées vous viennent à l'esprit au sortir de la gare de cette gentille cité ? Celles ci :

Quelles sont ces bâtisses puissantes, solides, gaies et monumentales, élevées à l'entrée de Guise ?

Un propriétaire intelligent, pratique, les a-t-il érigées en vue du seul intérêt matériel ?

La population active qui habite ces Palais quadrilatéraux, aux croisées ornées de rideaux blancs et coquets, d'où vient-elle ?

Le voyageur veut frapper aux portes. Ces portes, qui s'ouvrent sous sa main, n'ont point de serrures, de gonds, mais un axe central sur lequel elles pivotent pour revenir automatiquement fermer l'entrée.

Le concierge où se trouve t-il ? et la sonnette ? Absolument rien; il entre dans la première de ces habitations immenses dont le couloir conduit à une cour centrale carrée, couverte en verre, enceinte par les quatre côtés du quadrilatère.

Les quatre étages sont desservis par de vastes escaliers placés à chaque angle du quadrilatère; ils permettent de monter aux quatre grandes et larges galeries circulaires sur lesquelles s'ouvrent toutes les entrées des appartements.

Ces escaliers permettent aux habitants d'aller dans les autres quadrilatères adossés les uns aux autres.

L'eau se trouve à tous les étages, le gaz dessert toutes les habitations.

En interrogeant les locataires, ils vous répondront : c'est le Familistère

ou palais social fondé par M. Godin, grand industriel et organisateur ingénieux et pratique.

Ces locataires, très serviables, se mettent à votre disposition, vous font entrer dans leurs demeures bien aérées ; des chambres s'ouvrent sur le parc qui entoure le palais ; le cours de l'Oise circonvient ce parc et d'autres chambres s'ouvrent sur les galeries des grandes cours vitrées.

Le voyageur constate que, par des bouches ménagées dans les murs, des calorifères puissants envoient la chaleur pendant l'hiver, des ventilateurs la fraîcheur pendant l'été ; tout a été sagement prévu.

Les enfants, très nombreux, 350 à 400, ont chacun un petit jardin dans le parc ; ils s'ébattent dans les vastes cours, à l'abri des intempéries.

Chaque quadrilatère est tenu avec une propreté extrême ; les laveurs et balayeurs sont considérés comme des fonctionnaires du Palais social, M. Godin considérant que la propreté développe la santé et fait aimer le logis.

De vastes magasins installés aux rez-de-chaussée, dirigés par les habitants du Familistère, contiennent tout ce qui leur est nécessaire : vêtements, bière, vin, épicerie, chaussures, toiles, etc.

Le Familistère achète directement au producteur, supprime les intermédiaires, le parasite et la ménagère trouve tout ce qu'il lui faut sous la main, sans perte de temps, sans se déranger.

La personne à laquelle vous vous êtes adressé, vous fait constater qu'il y a une bibliothèque pour tous les habitants, avec brochures et journaux quotidiens, même une salle de billard.

En face du Palais social, un théâtre, parfaitement aménagé, contient mille places ; c'est un lieu consacré aux grandes réunions, aux conférences, au spectacle (des acteurs y venant de Saint-Quentin), aux distributions de récompenses, aux examens scolaires.

Et ces quatre maisons, placées des deux côtés du théâtre, demande le voyageur ?

Ce sont les écoles ; les filles et les garçons des habitants du Familistère y reçoivent la même instruction, assis sur les mêmes bancs et les sexes ne sont jamais séparés ; les enfants reçoivent ici une éducation spéciale qui les habitue à se respecter, à s'aimer, à toujours se rendre justice, et cela depuis leur naissance, dès qu'ils sont placés au *Pouponnat*.

Intéressé par les choses extraordinaires dont je suis le témoin, reprit le voyageur, je crois rêver, visiter une cité [que des esprits puissants ont organisée sur une autre planète que la terre. Si mes questions ne vous importunent pas, Monsieur, qu'est-ce donc que le Pouponnat ?

— Trop heureux de vous être agréable, je vais vous conduire au Pouponnat.

Par la cour du quadrilatère central, une galerie conduit à un vaste chalet, qui, lui-même, est entouré par une galerie très large qu'un toit préserve de la pluie ; ce chalet, simplement et admirablement aménagé, à trois parties distinctes dans une même salle, séparées chacune par une galerie de moyenne hauteur ; elles sont attribuées aux enfants de un an, de un à deux ans, de deux à quatre ans.

Au lieu d'allaiter chez elles leurs enfants, d'avoir tous les inconvénients qui s'ensuivent, surtout pour la femme de l'ouvrier, qui doit préparer les repas, laver les langes, les faire sécher, raccommoder les vêtements, les mères de famille remettent leurs bébés au Pouponnat que voici.

Ces petits lits en fer, propres et élégants quoique simples, munis de rideaux blancs, contiennent les bébés ; les jeunes filles du familistère qui aiment l'enfance sont préposées à sa garde et aux soins qu'elle demande, et c'est une merveille que de contempler ce doux spectacle d'êtres tout roses pour lesquels on veille, on travaille, dont on cherche à développer les forces, auxquels rien ne manque comme s'ils étaient des fils de millionnaires.

À côté des poupons, les enfants de un à deux ans essaient leurs forces à l'aide de moyens ingénieux ; enfin, voilà le troisième groupe des petits hommes de deux à quatre ans, sous la direction des institutrices qui emploient pour les instruire et les intelligenter les méthodes préconisées dans le monde entier. M. et Mme Godin professant l'éclectisme en fait d'enseignement, essaient toutes les méthodes et retiennent celles qui ont un but pratique.

Remarquez-le, tout se fait en chantant ; la joie est la reine du Pouponnat. En entendant les voix de leurs aînés de deux à quatre ans, les plus jeunes suivent le mouvement, se livrent à la gaieté et rarement ils pleurent. C'est l'influence salutaire du milieu.

M. et Mme Godin veulent l'enfance heureuse pour la préparer à d'autres études continuées jusqu'à l'âge de quatorze ans ; en définitive ils veulent avoir des penseurs, des êtres virils qui feront honneur à eux-mêmes et au Familistère.

Ils veulent que l'initiative soit la règle, mais une initiative soumise au bien de l'ensemble des habitants, tempérée par le savoir, la réflexion, la raison.

C'est une gymnastique physique et intellectuelle, prudemment et sagement ordonnée par deux esprits lumineux.

Ce sont deux âmes sœurs qui se sont retrouvées pour collaborer au bon et durable travail de l'émancipation de l'esprit, pour rendre la vie plus supportable et plus douce à leurs élèves en relevant le travail de son abaissement.

M. et Mme Godin sont des socialistes théoriciens, et militants, qui ont ce but important : l'établissement de relations nouvelles plus équitables entre le capital et le travail, relations par lesquelles ce dernier ne serait point complètement sacrifié ; ils ont cet objectif de réaliser, peu à peu, la solution pratique du problème tant cherché de l'association par la justice, par la répartition équitable des fruits du travail.

Oui, Monsieur, chez l'enfant l'œuvre de sélection morale et matérielle est facile, et c'est par elle que M. et Mme Godin veulent réaliser l'association véritable ; ils le moralisent par une éducation qui laisse dans l'esprit de l'élève des traces ineffaçables.

La nourricerie, le bambinat, l'école, tout ce qui se fait de bien, de beau, de bon au familistère, est fécond en résultats sur l'enfant, chez l'adulte ou ils prennent un état consistant, dans la famille, dans l'ensemble de la population, dans les ateliers que l'enfant doit peupler et animer d'un nouvel esprit.

En effet, répond le voyageur, c'est mettre en pratique le *mens sana in corpore sano* des anciens (la santé de l'esprit avec la santé du corps).

Ici, Monsieur, les fondateurs sont des philosophes éminents qui ne reconnaissent qu'une loi : le *perfectionnement de la vie* ; pour le réaliser ils ont pris des résolutions rationnelles, se sont fait un plan, et, calmes, patients, pleins d'énergie, ils tirent sagement parti de particularités nulles pour le vulgaire, même contradictoires, et ce qu'ils ont décidé de réaliser s'effectue, malgré les obstacles d'un milieu ingrat, ou cent autres eussent échoué. Sachez-le, nul n'est prophète en son pays et M. et Mme Godin sont nés à Esqueheries et à Guise.

Tout ce que vous me dites, Monsieur, m'étonne, me charme, m'attendrit, me fait profondément aimer M. Godin et sa compagne ; ces doux génies ont livré une rude bataille aux préjugés, aux erreurs accumulées, pour nous prouver que l'homme peut réaliser le paradis sur la terre, à l'aide du travail, de l'union par le savoir et surtout par la justice.

Veillez me suivre, dit le cicerone, je vais vous faire visiter les ateliers ; avant d'y entrer, remarquez cette buanderie où les dames du familistère trouvent tout ce qui est indispensable pour laver le linge, eau chaude et froide que donne la fabrique, essoreuses, air chaud pour le sécher rapidement.

Ici, le gazomètre qui fournit la lumière aux ateliers et au familistère.

Là, les bains alimentés par les machines à vapeur des ateliers.

Voyez ces vastes ateliers qui occupent plus de 1500 travailleurs ; tout y est disposé avec ordre, économie, c'est une organisation irréprochable, une entente parfaite de la direction du travail. Les ouvriers d'un même atelier

nomment celui qui les doit diriger, et l'initiative étant très grande, chacun reste libre de trouver mieux, de faire avec plus d'économie ce dont il est chargé.

Il ne faut pas oublier que dès le début, M. Godin a établi la *coopération* dans ses ateliers, et que, actuellement, l'*association* y règne : les fondateurs améliorent sans cesse leur fabrication, et chacun étant intéressé à modifier dans le sens du mieux, seconde l'administrateur devenu l'associé de ses ouvriers. La devise de M. et Mme Godin est celle-ci : *Rien n'est accompli tant qu'il reste quelque chose à faire, soyons tous à l'affût d'un perfectionnement.*

M. et Mme Godin étaient donc des millionnaires, des gens de grande et noble éducation et très scientifiques, pour avoir conçu un plan si grandiose et l'avoir réalisé, dit le voyageur ?

Vous êtes dans l'erreur, Monsieur ; le fondateur de cette grande industrie est né à Esqueheries (Aisne) le 26 janvier 1817, d'un artisan pauvre, et son éducation fut celle que pouvait lui donner cette origine, à cette époque où l'instruction était presque nulle. Enfant, il rêvait de dévouement aux autres en contemplant la misère des ouvriers, celle du maître d'école et son asservissement ; il sentait, lui, le petit penseur que l'horizon du devoir devait s'élargir sans cesse pour celui qui a du cœur, pour celui qui réfléchit.

Il était apprenti serrurier ; à 17 ans il faisait son tour de France, en 1834 ; pour cause d'anarchie industrielle partout il constatait l'existence d'un état misérable chez ses compagnons de travail, l'offre et la demande étant la seule règle économique.

Il se disait que les maîtres avaient des bénéfices exagérés, et que la loi économique sans entrailles abaissait le maigre salaire de l'ouvrier. ce dernier étant réduit à subir l'injustice sociale en travaillant de 5 heures du matin à 8 heures du soir.

Dès lors il se promit, si ses conceptions se réalisaient, de relever le travail de son abaissement et de rendre à l'ouvrier la vie plus supportable et plus douce, et c'est ce qu'il a accompli ; le fait brutal est là, palpitant, indéniable. Le philosophe spiritualiste est devenu un riche capitaliste tout en faisant une large part dans ses bénéfices à ses ouvriers, à ses coopérateurs.

Il revint dans son village, épousa une fille de sa condition, installa en 1840 un atelier d'appareil de chauffage, innova en remplaçant la tôle par la fonte, créa la coopération, fut juste toujours, sobre, actif, indomptable quant au travail, créa des modèles nouveaux, attira la clientèle et s'agrandit ; il occupait 30 ouvriers en 1846.

Puis il s'établit à Guise où ses ateliers prirent le développement que vous constatez.

Il lisait, étudiait, avait suivi les phases de l'école de Saint-Simon, celles de Fourier ; il s'ouvrait à la vie intellectuelle et acquérait de lui-même des connaissances encyclopédiques ; il était ouvrier hors ligne, mécanicien, comptable, créateur, organisateur, chimiste, architecte, ingénieur, négociant de premier ordre, économiste, socialiste, penseur, écrivain, orateur, et philosophe.

Mme Marie Godin est la digne compagne d'un tel homme, car son intelligence supérieure embrasse tout, et M. Godin se complète par elle ; la nourricerie, le pouponnat, les écoles, l'infirmerie, tout ce qui concerne le bien de la femme et de l'enfant est sous l'égide de ce grand et noble cœur, de cet esprit ouvert aux plus larges conceptions.

Pour moi, Monsieur, et cela je vous le dis entre nous, M. Godin et sa femme sont deux âmes sœurs ; après avoir vécu dans des existences antérieures, ces âmes se sont retrouvées en cette vie, fatalement, logiquement, car rien ne se perd et tout se retrouve ; ils avaient déjà aimé l'humanité, s'étaient sacrifiés pour elle, et dans cette nouvelle existence, à nouveau ils se sont réunis pour accomplir le grand œuvre.

Sachez-le, le présent est gros du passé, et l'avenir est la conséquence du présent.

Je vous écoute avec attention, mon cher cicérone, et comme tout ce qui frappe mes sens, ici, me révèle un monde nouveau, la réalisation de plans nettement déterminés, dus à des intelligences supérieures, mon entendement devait aussi être frappé par votre opinion personnelle, que deux âmes sœurs peuvent avoir vécu bien des fois ; se suivant malgré la mort, elles viendraient, selon vous, revivre pour mettre en acte par A plus B l'objectif qu'elles ont formulé ?

M. et Mme Godin partagent ces vues, Monsieur ; ils les ont prises à Saint-Simon, Fourier, Jean Raynaud, Swedenborg, à tous les grands penseurs qui honorent l'humanité, tels que Michelet, Henri Martin, Louis Blanc, Edgard Quinet, Victor Hugo, Allan Kardec, etc.... Actuellement les hommes de science les plus considérables de l'Angleterre, de l'Amérique, de la Russie, de l'Allemagne, de l'Espagne, pensent comme M. et Mme Godin, *que la mort est le seuil d'une existence nouvelle.*

Permettez-moi de vous répondre que la science par des investigations suivies, que l'Astronomie après les plus patientes recherches, que les physiciens et les chimistes par l'analyse spectrale ont reconnu que, dans l'Univers infini, il n'y a que de la matière à l'infini. Or, vous faites intervenir un deuxième facteur, l'âme, et qu'est-ce que l'âme si elle n'est matière ? et comment, l'organisme humain, détruit par la mort, peut-il revivre à nouveau ? l'être serait immortel selon vous, et cependant la matière est *inerte* ?

Ma théorie est simple, la voici : Les anciens, en effet, ont reconnu que dans l'Univers infini il n'y a que de la matière à l'infini, mais ils n'ont point émis cette sottise, que, la matière étant inerte était néanmoins douée de force, de mobilité, etc. le mécanisme, le dynamisme, le déterminisme ont erré selon moi, et la science moderne avec eux.

Si la matière est *inerte*, c'est qu'elle n'a qu'une qualité, l'*inertie* ; or, comment l'inertie peut-elle engendrer le mouvement ?

Un spirite éminent, Allan Kardec, pour expliquer ce que l'on entend par le mot Dieu, a dit très sagement, en logicien, que Dieu infini ne peut être circonscrit, borné et limité. une sorte de souverain puissant sur un trône inaccessible, perdu dans l'immensité des cieux, que nos facultés et nos perceptions bornées nous rendent impuissants à préciser.

Il ajoutait : page 58 et 59 de la Genèse selon le spiritisme ; que, pour la facilité de notre intelligence il fallait nous représenter la pensée du Créateur, sous la forme concrète d'un fluide intelligent remplissant l'univers infini et pénétrant toutes les parties de la création : La nature entière est plongée dans le fluide divin ; chaque atome de ce fluide possède la pensée, les attributs essentiels de la substance créatrice, et ce fluide étant partout, tout est soumis à son action intelligente, à sa prévoyance, à sa sollicitude, et pas un être, si infime qu'on le suppose qui n'en soit en quelque sorte saturé... *Nous sommes en lui, comme il est en nous.*

Tout ce que vous avancez ne me prouve pas qu'il y ait autre chose que la matière, répondit le voyageur. J'avoue ne pouvoir unir néanmoins, l'*inertie* qui lui est reconnue, avec la faculté de se *mouvoir*, qu'on lui donne gratuitement, sans l'*expliquer*.

Suivez mon raisonnement je vous prie : Allan Kardec touchait à la plus grave, à la plus importante des réalités. Si les atomes de matière sont inertes, qui leur donne la puissance de se réunir, de se déplacer pour former des molécules, des *polyèdres réguliers*, et cela, *fatallement, logiquement* ? C'est la *main de Dieu* disent les partisans de l'incompréhensible ; c'est la *force*, disent les savants, sans expliquer ce que c'est que la force.

Jadis, nos pères qui avaient étudié cette question, affirmaient nettement comme la science actuelle que dans l'*Univers infini* il n'y avait que de la *matière à l'infini*, mais que cette matière était de deux *états très distincts* : La *matière active* (ou le fluide universel d'Allan Kardec), et la *matière passive* (hydrogène, oxygène, carbone, azote, etc.) substance qui est *plongée* dans la substance active. Le grand architecte, jadis, pour les Francs-Maçons, c'était le principe actif, le fluide universel.

Or, si comme le présente Allan Kardec, chaque *atome* du fluide universel possède la *pensée*, les *attributs essentiels* de la *substance créatrice*, nos pères

affirmaient, ce qui revient au même, que, fatalement, logiquement, les atomes de matière active, se servent des atomes de matière passive, pour en former des *molécules, des corps à formes polyédriques*.

Le *fluide universel*, le principe actif, en créant des corps polyédriques (à figures prismatiques régulières), qu'il juxtapose pour créer des corps composés, se sert donc des atomes de matière inerte, de substance passive, pour former tous les *corps plastiques*.

Le principe actif ne peut se *manifester* qu'à l'aide de *corps plastiques*, et selon son plan, nettement déterminé, il a formé des sphères de matière passive, *inerte*, sphères qu'il MEUT, mathématiquement, sur lesquelles il fait naître la vie. Il est la *Cause motrice*.

Cette vie augmente en intensité, à travers les siècles, à l'aide du travail intelligent produit par la CAUSE MOTRICE, et cela, fatalement, logiquement, jusqu'à l'apparition du corps de l'homme, instrument parfait, organisme de matière passive perfectionné, par lequel le fluide universel, le principe actif, Dieu peut enfin librement se manifester.

Et l'homme seul est conscient de ses actes ; il a son libre arbitre puisqu'il est la délégation, pour ainsi dire, de Dieu, du fluide universel, du principe actif, et qu'il peut être inconséquent jusqu'à l'absurde.

L'homme responsable de ses actes peut faire le bien et le mal, se récompensant par le bien, se punissant par le mal, en vertu de sa liberté ; il a les vies successives pour se redresser, et ne souffre que parce qu'il le veut.

Et l'immortalité de l'âme dont M. et Mme Godin sont les partisans, qu'en faites-vous ? et les *âmes sœurs* dont vous m'avez parlé mon cher cicérone ? je médite sur vos déductions car elles me paraissent sérieuses, et je suis intéressé au plus haut degré par votre philosophie qui me semble rationnelle, et logique, mais dont il faut méditer.

Voici mes conséquences ; simples et imprégnées de justice, elles appartiennent à nos anciens.

En possession de l'organisme qui lui est nécessaire, l'homme, *moi conscient*, travaille à l'aide de ce corps plastique ; ses *actes* se traduisent en *images* que, son moi, emportera avec lui, lorsque le corps dont il s'est servi sera usé et désagrégé par la mort.

Le moi, formé du principe actif qui a toujours existé, est immortel comme lui ; c'est l'âme, et cette âme ne pouvant se manifester sans un cerveau, attend que, par un père et une mère de son CHOIX, un cerveau à sa convenance soit formé, dans les cellules duquel il puisse loger les images des actes qu'il a accomplis dans sa précédente existence, après avoir éliminé celles qui sont inutiles à ses nouvelles manifestations par la vie terrestre.

Pour le principe actif, qui se sert de corps transitoires, *la vie ne cesse jamais.*

M. et Mme Godin fatalement, logiquement, ont vécu dans des existences successives et recueilli, après bien des épreuves, de la science, une haute probité, de grandes et généreuses vues; et tous ces actes se sont traduits en images qu'ils ont apportées en renaissant, en s'incarnant à nouveau; ces images ils ont voulu les réaliser par d'autres actes, avec une énergie indomptable, et de là, la création des Familistères, l'un à Guise, l'autre à Lacken près Bruxelles (Belgique).

Spirite, je n'admets pas le miracle et le hasard, mais la logique, et la raison pure et simple. Comme rien ne se perd, que tout se retrouve et cela ne peut être autrement, les âmes qui ont sympathisé dans la lutte, par le labeur et les épreuves, qui ont acquis une haute moralité, se réunissent à nouveau, par sympathie, et travaillent au bien de tous, M. et Mme Godin en sont la preuve vivante; ce sont des âmes-sœurs, cela est évident.

M. Godin et sa compagne ont écrit beaucoup; dans leur volume, *Solutions sociales*, que je vous engage à lire, vous trouverez leurs idées largement et simplement exposées; méditez sur leur *philosophie de la vie*, pages importantes qui leur ont attiré bien des inimitiés et de fantastiques appréciations.

Alors, M. et Mme Godin partagent vos convictions mon cher Cicerone?

Sans doute, en ce qui regarde l'immortalité de l'âme, la pluralité des existences sur la terre et sur d'autres sphères, nos rapports avec les soi-disant morts; le fond est le même, c'est la forme qui change. A mon avis, à cette forme d'idées exposées pendant si longtemps par M. Godin dans les conférences qu'il a faites au théâtre du Familistère, j'attribue son insuccès auprès des hommes instruits associés à son œuvre; la plupart sont restés partisans de la matière selon la science, incrédules, leur raison n'ayant pas admis les théories dont M. et Mme Godin sont les partisans avérés.

Des personnages aussi éminents que les fondateurs du Palais social n'ont pu entamer l'incrédulité des Familistériens? puissants et logiques en toutes choses, ils auraient donc erré, mon cher cicerone, dans l'exposition de théories qui me semblent rationnelles, justes, logiques lorsque je vous écoute? il doit y avoir une lacune. Je vais lire *les solutions sociales*.

Avez-vous discuté avec M. et Mme Godin? si vous ne l'avez fait, ce serait un manque de logique de votre part, permettez-moi cette remarque.

M. Godin est un homme froid, positif, qui interroge et dit peu de mots; il ne se livrait pas, j'ai eu le tort de l'imiter et cependant, quel grand cœur et quelle immense bonté.

A propos, je vous recommande de lire encore, de M. et Mme Godin: *La*

richesse au service du peuple. — *Les socialistes et les droits du travail.* — *La politique du travail et la politique des privilèges.* — *La souveraineté et les droits du peuple.* — *Le Gouvernement.* — *La mutualité nationale.* — *Ni impôts ni emprunts ; hérédité de l'Etat.* — Le journal hebdomadaire *Le Devoir*, édité à Guise. — Vous n'aurez pas perdu votre temps et comme moi, vous respecterez, vous aimerez ces ouvriers et leurs œuvres ; vous souhaiterez ardemment qu'elles se perpétuent et soient imitées dans toutes les cités de notre beau pays de France.

Si vous voulez jouir d'un spectacle émouvant, venez à la fête du travail, et à celle de l'enfance, qui ont lieu au printemps et à l'été de chaque année ; vous en emporterez un souvenir durable et consolant.

Ainsi se termina cette conversation que nous reproduisons fidèlement, suivant l'avis du F. E. Spiristime qui a bien voulu nous l'envoyer.

Les pensées qu'elle contient méritent de sérieuses réflexions.

Le 15 janvier 1888, M. Godin, dans le *Devoir*, annonçait la mort de son fils Emile, âgé de 47 ans. Ce fut un coup cruel pour ce grand homme de bien ; entre ces lignes concises, on lit sa peine.

Le 17 janvier 1888, une lettre de faire part nous annonçait la mort presque subite du fondateur du Familistère, quelques jours après son fils !

Jean-Baptiste-André Godin, chevalier de la Légion d'honneur, ancien maire, conseiller général et député, avait 71 ans. Sur la lettre de faire part ces paroles : « *Après une existence entière consacrée à l'amélioration morale et matérielle des travailleurs, il est allé, riche de ses vertus et de ses forces encore agrandies, se recueillir et se préparer à une vie nouvelle.* »

Le 19 nous étions à Guise, pour représenter la *société scientifique du spirite*, — aussi M. Ch. Fauvety qui n'avait pu conduire pieusement le corps de son ami à sa dernière demeure. Le corps avait été exposé pendant deux jours ; sa courageuse compagne, veillait en âme sœur sur celui qui semblait dormir doucement. Tout Guise a voulu contempler les traits du bien-faiteur.

Dans la cour centrale du Familistère un superbe catafalque, avec lampadaires ; les représentants du gouvernement, de la presse, les députés, les sénateurs, tous les hommes considérables du département, les députations de Paris et de la Belgique, la musique du Familistère, les soldats de la garnison. La société de gymnastique, 1.700 familistériens, tout Guise la municipalité en tête, la foule accourue de toutes parts, faisaient un cortège vraiment royal à l'ancien petit serrurier de Esqueheries. Le préfet et les sous-préfets du département en costume officiel, suivaient le corps que l'on a transporté

dans le jardin de M. Godin, sur une hauteur qui domine le Familistère et la ville de Guise.

Des adversaires avérés de M. Godin ont prononcé son éloge; ils avaient les yeux pleins de larmes et rendaient enfin justice à ce robuste et bienfaisant socialiste qui vécut pour semer le bien. Les hommes officiels ont longuement parlé; en tout, 12 discours, et nous étions inscrit le treizième. Jugeant que, depuis plus de trois heures et demie, des milliers de personnes étaient debout, écoutaient, sur un sol glacé, et que la nuit nous jetait ses ombres, à ce public exténué, de crainte de le fatiguer encore plus, nous n'avons pu dire que cet homme auquel on reconnaissait tous les mérites et tous les savoirs, n'avait appris à lire que dans une pauvre et modeste école de village: que cet homme, ce créateur, savait beaucoup ayant déjà vécu: qu'il s'était servi de matériaux intellectuels réunis en plusieurs existences pour accomplir une œuvre unique au monde. Nous aurions voulu rendre hommage au penseur, au philosophe spiritualiste, faire vibrer une note peu agréable, peut-être, aux libre-penseurs matérialistes réunis sur cette tombe.

Puissent les Familistériens, agissant avec esprit de justice, avec raison, prendre pour directrice Mme Marie Godin, la très intelligente coopératrice de son mari; c'est un cœur excellent, une belle âme, un caractère, une femme qui sait beaucoup, qui veut; puis elle est leur associée, aime son œuvre, celle du regretté M. Godin.

Avec elle tout prospérera parce qu'elle est profondément sympathique, et que, dans ses yeux si francs et si loyaux, se lisent les impressions dues à un esprit de premier ordre.

Nous convions les spirites du monde entier à méditer sur l'œuvre de M. Godin, *leur frère en croyance*, et d'engager les journaux qui les représentent à populariser les œuvres de ce grand homme de bien. On élèvera une statue à Mme Boucicaut, la bienfaitrice de tant de bonnes œuvres, mais ce qu'elle a fait sous forme d'intelligente aumône, M. Godin l'a fait toute sa vie, et son industrie transformée en commandite simple associe le fondateur à ses ouvriers; il y a coopération, association, rémunération du capital, participation aux bénéfices ce qui a une toute autre importance; son usine peut servir de modèle à tout un peuple.

Elevons lui une statue dans nos cœurs car il a tué la révolte du chômage à la porte de l'usine, et chez lui, la famille a pu vivre en paix.

P.-G. LEYMARIE.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

EXAMEN D'UN LIVRE NOUVEAU

(Voyez *Revue spirite* du 15 janvier 1888).

X

M. Davis prétend que toute personne qui est en communication avec la table chargée de « fluide peut en diriger les manifestations » et que les coups frappés lui renvoient « exactement ses pensées ou celles de toutes « autres personnes désignées. » Il suffit pour cela que « le médium n'impose « pas sa volonté dans un sens contraire. » Je vais démontrer que M. Davis est dans une erreur profonde lorsqu'il parle ainsi.

J'ai, dans mes notes, la relation d'un grand nombre de faits. Il va sans dire que tous ces faits ne se sont pas présentés dans des conditions permettant de donner la preuve qu'il y avait là des intelligences indépendantes et désincarnées. Dans plusieurs cas cependant il aurait été impossible d'admettre la théorie de M. Davis, parce que les communications étaient en contradiction absolue avec la pensée des assistants.

Je rappellerai d'abord une expérience dont un de mes amis et moi avons rendu compte, il y a un an, dans le journal le *Spiritisme* (1). La scène s'est passée dans l'été de 1886, au Colombier, près Melle (Deux-Sèvres), où j'habitais alors. Je vais en donner un récit abrégé. M. Davis verra si la pensée des personnes présentes pouvait être pour quelque chose dans ce phénomène.

Le 19 août 1886, quelques personnes vinrent passer la soirée au Colombier, dans l'intention de faire une séance de table. Ces personnes étaient : M. et Mme B..., de Melle ; Mme R..., propriétaire à Melle et ses deux filles ; MM. Br. et C..., employés ; M. et Mme Vincent et les deux aînés de leurs enfants. En tout onze personnes.

A dix heures et demie, quelques-unes d'entre elles se mirent autour du guéridon. Elles y restèrent environ dix minutes, sans obtenir aucun résultat. Sur les sollicitations répétées de l'assistance, M. B... — qui, grâce à son impressionnabilité nerveuse semblait se trouver dans de bonnes conditions pour tenir l'emploi de médium — vint poser, à son tour, ses mains sur le guéridon. Au bout de quelques instants, des mouvements se produisirent.

Sept personnes, en ce moment, avaient les mains sur la tablette du petit meuble : M. et Mme B..., une des demoiselles R..., MM. Br. et C..., Mme et Mlle Vincent.

(1) Voy. le *Spiritisme* (1^{re} quinzaine de janvier 1887.)

M. Alexandre Vincent se tenait debout au milieu de la pièce. Il ne pouvait, par conséquent, exercer aucune influence sur le guéridon qu'il ne touchait pas.

Alors il interrogea, à la manière ordinaire, demandant d'abord si l'*Esprit* voulait dire son nom. Le pied du guéridon frappa un coup : *Oui*.
On obtint ensuite les lettres suivantes :

M. O. L. I.

Une des personnes présentes fit cette réflexion :

— Si c'était *Molière* !

Lorsque, dans une conversation quelconque, un nom est jeté ainsi à l'improviste, tous ceux qui entendent ce nom songent forcément à la personnalité qu'il rappelle. Dans ce cas, il ne dut pas en être autrement et la pensée de tous fut évidemment frappée par le nom qui venait d'être prononcé. Chacun avoua, du reste, qu'il songeait à Molière en ce moment. Celui qui semblait fournir le plus de fluide à la table, celui qui paraissait être le médium, M. B..., en un mot, déclara lui-même, avec une franchise que personne n'avait le droit de suspecter, car elle avait toutes les apparences d'une franchise absolue, que le nom de Molière venait de se présenter à son esprit.

Après un temps d'arrêt, nécessité par les réflexions que ce commencement de dictée avait fait naître, on continua. Voici les autres lettres que l'on obtint : N. A.

Au lieu de *MOLIERE* on avait : *MOLINA*.

Alors une conversation s'engagea entre M. Vincent, toujours éloigné de la table, et l'intelligence disant se nommer *Molina*.

Demande. — Voulez-vous donner votre prénom ?

Réponse. — Louis.

— D. Vous rendez-vous compte de votre situation ? — R. Oui.

— D. Vous savez que vous êtes mort ? — R. Oui.

— D. De quel pays étiez-vous ? — R. Espagne.

— D. Avez-vous vécu au xix^e siècle ? — R. Non.

— D. Au xviii^e ? — R. Non.

— D. Au xvii^e ? — R. Non.

— D. Au xvi^e ? — R. Oui.

— D. Quelle était votre profession ? — R. Jésuite.

— D. En quelle année êtes-vous né ? — R. En 1535.

— D. Quand êtes-vous mort ? — R. En 1601.

M. Vincent cessa d'interroger et il alla chercher un petit dictionnaire de Larousse, dans la pièce voisine. Il y trouva le renseignement suivant :

« *Molina*, jésuite espagnol, auteur du *Molinisme*, doctrine sur la grâce qui fut condamnée par l'Eglise (1535-1601). »

Alors les assistants, tous très surpris, échangèrent de vives exclamations, en s'apercevant de la concordance des dates : 1535-1601.

Le silence s'étant fait, M. Vincent, toujours éloigné de la table, interrogea de nouveau.

— D. Avez-vous écrit quelque chose durant votre vie ? — R. Oui.

— D. Voulez-vous nous dire le titre de l'un de vos ouvrages ? — R. Oui. Et la table alors dicta ces lettres :

D. E. L. I. B. E. R. I. A. R., E. I. T. R. I. I.

Ce que les assistants lisent ainsi, en remplaçant la 11^e lettre E par un B

De liberi arbitri.

Ils s'aperçurent que l'Esprit s'était trompé en donnant la lettre E, ou qu'eux-mêmes avaient fait erreur en prenant note des lettres dictées. Il est assez facile, en effet, de se tromper, dans les séances de ce genre, surtout lorsque plusieurs personnes sont autour de la table et causent en l'interrogeant.

M. Vincent demanda d'autres détails. La table dicta ces lettres :

C. U. G. L. O. R. I. A. E. C. O. N. C. O. R. D. I. A.

Ce qui, en ajoutant la lettre M après les deux premières lettres, donne

Cum gloriæ concordia,

mots latins qui semblent compléter le titre donné plus haut.

Cependant le petit dictionnaire de Larousse n'étant pas assez complet, il fut impossible de contrôler. On se promet de vérifier, plus tard, avec un dictionnaire donnant le titre de l'ouvrage de Molina.

M. B... posa ensuite cette question :

— Qu'il nous dise où il est né ?

La table répondit : C. U. E. N. C. A.

Plusieurs autres questions peu importantes furent posées. Il y fut répondu par *Oui* et par *Non*.

M. Vincent demanda ensuite à l'Esprit s'il pourrait faire écrire *automatiquement* l'une des personnes présentes, Mme Vincent, par exemple, qui obtient facilement des communications de ce genre.

Le guéridon répondit : *Oui* et la séance fut levée.

Il était onze heures. On causa jusqu'à minuit. En ce moment, il fut question de procéder à la séance d'écriture automatique.

Mme Vincent s'installa au bout de son piano avec quelques feuilles de papier et un crayon. Mais M. B... eut l'idée d'essayer, lui aussi, d'obtenir l'écriture automatique. Il prit du papier, un crayon et s'installa à l'autre bout du piano. Quelques minutes s'écoulèrent.

Mme Vincent qui pourtant a l'habitude d'écrire dans ces conditions n'obtint rien. Ce fut M. B. . qui donna la communication suivante :

« Je n'ai rien à ajouter, sinon que j'ai professé vingt ans à l'université d'Evora, dans le Portugal. Je n'ai rien à ajouter sinon que j'ai professé. Je n'ai pas encore reconnu que mon erreur était complète. Je soutiens toujours que l'état de grâce ne peut exister sans la participation de la volonté. Je n'ajouterai rien ni ne retrancherai rien à mon œuvre si contro- versée. Je vous y renvoie. *Molina*. »

J'ai conservé cette communication dans mes papiers et j'ai en à ce moment l'original sous les yeux. Elle est très grossièrement écrite. Elle a été donnée par la main de M. B..., assis, je viens de le dire, au bout du piano qui lui servait de pupitre. M. B..., qui tenait une cigarette de la main gauche, avait le corps et les bras raidis, mais il se rendait parfaitement compte de ce qui se passait et il affirma, après la séance, que les phrases écrites par lui n'étaient point sorties de son cerveau, car il n'avait eu nullement conscience de ces phrases. Il ajouta qu'après cette communication il avait ressenti de la fatigue dans son bras droit, qui était engourdi.

Voici les renseignements que j'ai pu me procurer, le lendemain, chez un ami, dans le *Dictionnaire des littératures* de Vapereau : « *Molina* (Luis) « jésuite et théologien Espagnol, né à Cuença en 1535, mort à Madrid « en 1601. Il enseigna, pendant vingt ans, la théologie à l'Université d'Evora, « en Portugal. Il est l'auteur du célèbre traité *De liberi arbitrii cum gratiae « donis concordia* (1588, in-4°) dans lequel il émit la doctrine appelée *No « nisme*. Il croit que la grâce est efficace ou inefficace selon que la volonté « y coopère ou y résiste. Les dominicains espagnols attaquèrent ces idées « au nom de l'enseignement de saint Thomas. Le débat prit les plus grandes « proportions par la division des théologiens en *Jansénistes* et en *Molinistes*. »

Cette citation contient le titre exact du livre de Molina, que le guéridon avait donné incomplet et tronqué. En effet, le mot *gloriar* remplace dans la dictée, le mot *gratiae* et le mot *donis* ne s'y trouve pas. Le reste est exact. Quant à la communication écrite de la main de M. B..., elle est conforme à la pensée que doit avoir, au sujet de son livre, le célèbre jésuite espagnol. Celui-ci, en effet, a toujours les préoccupations théologiques qui le hantaient durant sa vie, puisque la mort n'a pas été pour lui le changement d'état spirituel sur lequel le catholicisme l'avait habitué à compter. Il a dû être troublé longtemps ; mais, ayant repris enfin possession de lui-même, il a

retrouvé fatalement ses idées premières, qui, de nouveau, se sont fixées dans sa mémoire. Il nous les communique, aujourd'hui, par l'entremise d'un médium et, ne s'étant pas aperçu que le monde avait marché, il croit nous intéresser, comme si nous étions des gens de son temps et de son milieu, nous préoccupant de la grâce et des conditions qui la rendent ou ne la rendent pas efficace.

Voilà, du moins, l'explication *spirite* que l'on peut donner de ce phénomène. Je crois qu'elle est plus rationnelle que celle qui consisterait à invoquer une suggestion mentale, très mystérieuse, émanant *inconsciemment*, de l'une des personnes présentes, et s'exerçant sur le médium. En résumé, toutes les apparences et tous les aveux, desquels il faut aussi tenir compte, car chacun paraissait agir avec une entière bonne foi et n'avait pas le plus petit intérêt à agir autrement — toutes les apparences et tous les aveux, dis-je, ont tendu à prouver d'une façon aussi complète que possible qu'une *intelligence* indépendante des onze personnes qui se trouvaient là avait dicté les réponses de la table et guidé la main du médium.

On voit que nous sommes loin des communications *voulues* obtenues par le Dr Davis et par ses amis.

XI

Nous nous en éloignons tout autant dans la séance qui eut lieu, en la même maison, avec la même table et en présence des mêmes personnes, le lendemain, 20 août 1886.

Je me mis à la table avec M. B.... Au bout de dix minutes environ, différents mouvements se manifestèrent. Je demandai à l'*Esprit* de nous dire son nom. Le pied du guéridon nous dicta ces mots :

I.E.N.E.L.O.S.E

Ce qui voulait dire : *Je ne l'ose*, l'I remplaçant le J.

J'insistai pour avoir le nom. J'obtins ces lettres : L.E.L.O.Y.E.R.

— Ah! repris-je, je crois vous connaître. C'est vous qui avez écrit, au *xv^e* siècle, un traité sur les spectres, les esprits, anges, démons, etc.

Réponse. — Oui.

M. B..., le médium, me pria alors de lui laisser poser les questions, et il se mit à interroger l'*Esprit*.

— D. Vous souvenez-vous du lieu de votre naissance? — R. Oui.

— D. Où êtes-vous né? — R. Huillé.

— D. Où est-ce Huillé? — R. Anjou.

— D. C'est un village? — R. Oui.

— D. Est-ce près d'une localité plus importante dont vous pourriez citer le nom? — R. Durtal.

— D. En quelle ville êtes-vous mort? — R. Angers.

En ce moment le guéridon est secoué avec beaucoup de force. Il va et vient, d'un côté sur l'autre. Je le prie de s'arrêter.

Il s'arrête, mais pour recommencer ensuite lorsque je mets la conversation sur le terrain religieux. Le Loyer, en effet, attribuait au démon toutes les manifestations que nous attribuons, aujourd'hui, aux Esprits. Il ne veut donc pas admettre, bien qu'il paraisse comprendre qu'il n'est plus incarné, que nous réfutions ses théories. Comme j'insiste sur cette question en lui reprochant ses préjugés catholiques; comme, d'un autre côté, les assistants, d'abord surpris, font entendre quelques éclats de rire, l'Esprit se fâche tout à fait, et nous montre sa mauvaise humeur en agitant le guéridon encore plus fort.

Nous le laissons se calmer. Puis, sur l'invitation de M. B..., je demande :

— Avez-vous écrit d'autres ouvrages que celui sur les Esprits dont j'ai parlé plus haut? — R. Oui.

— D. Lesquels? — R. Epigrammes.

— D. Vous avez écrit des Epigrammes? — Oui.

Je pose encore quelques questions sans importance, puis nous levons la séance à minuit, sans avoir essayé, cette fois, d'obtenir l'écriture automatique.

En faisant, en 1883, des recherches sur la science occulte, dans la bibliothèque de La Rochelle, j'avais découvert le gros in-4° de Le Loyer, ayant pour titre : *Discours des spectres ou visions et apparitions d'Esprits, comme anges, démons et âmes se montrant visibles aux hommes*, etc. (Edition de 1608). Ce livre, auquel je me suis reporté récemment, pour bien m'assurer que ma mémoire ne me trompait pas, ne contient aucune notice biographique sur son auteur. Je n'avais donc pu y trouver de renseignements sur le lieu de naissance de Le Loyer ni sur les autres ouvrages écrits par lui.

Le Loyer était un auteur angevin, peu connu ailleurs qu'en son pays, et il me paraît tout à fait rationnel de croire que les jeunes gens et les jeunes filles de Melle (Deux-Sèvres), qui se trouvaient à la séance dont je parle, n'avaient jamais entendu prononcer ce nom. M. B..., le médium, originaire, lui aussi, des Deux-Sèvres, affirma qu'il n'avait vu nulle part le nom de Le Loyer. Mme Vincent n'en savait pas plus long que moi, au sujet de ce personnage. Je n'ignorais pas, puisque j'avais parlé de lui dans la *Revue spirite*, en 1883 (1), que Le Loyer avait vécu en Anjou au xvi^e siècle, mais, je

(1) Voy. *Revue spirite* de septembre 1883 (page 429).

je répète, n'ayant jamais lu aucune biographie de cet auteur, je ne pouvais savoir qu'il était né à Huillé, près de Durtal, et qu'il avait publié des vers.

Voici maintenant une note qui le concerne, recueillie par moi, l'hiver dernier — c'est-à-dire plusieurs mois après la séance dont je viens de parler — chez un de mes amis, dans un dictionnaire biographique très complet : « Pierre Le Loyer, sieur de la Brosse, démonographe et poète, est « né à Huillé (Anjou), en 1550. Il est l'auteur de : *Discours sur les spectres*, etc. « Il a laissé des poésies légères et des *Epigrammes* sous ce titre : *Erotopégne*, « *Folastrierie et esbats de jeunesse* (1576). Il est mort conseiller au Présidial « d'Angers, en 1634. »

Je sou mets ce second récit à l'appréciation du Dr Davis et je lui demanderai, de nouveau, comment la théorie de la transmission de pensée pourrait expliquer ce que l'on vient de lire ? Si ce n'est pas l'*intelligence* de Le Loyer qui est venue donner des renseignements inconnus de toutes les personnes présentes, — qui est-ce ?

XII

Il me faut abrégér cette longue réfutation. Je citerai pourtant trois autres faits non moins curieux, en contradiction absolue, eux aussi, avec le système de M. Davis.

Voici d'abord le récit d'une mystification abominable — le mot n'a rien d'exagéré — commise par la force intelligente qui s'est manifestée, ce jour-là, à l'aide du guéridon. Nous allons voir s'il est possible de retrouver la pensée de l'une des personnes présentes, au moment de la scène qui va suivre. Elle a lieu au Colombier, près Melle.

Dans la soirée du 5 novembre 1886, à cinq heures et demie, Mme Vincent et l'un de nos amis, M. H. C., se mirent au guéridon. J'étais absent. Mme Vincent, notre jeune fille et notre ami H. C., étaient donc seuls à la maison.

M. H. C. est un tout jeune homme, d'une honorabilité parfaite. Il eût été incapable, dans la circonstance, de songer à causer le plus petit chagrin à ma femme. La jeune fille — qui d'ailleurs n'a pas mis, dans cette séance, ses mains sur le guéridon — n'avait aucun intérêt à voir souffrir sa mère qu'elle aime beaucoup. Par conséquent, ma femme, notre fille et M. H. C. ne pouvaient *vouloir* que la communication dont je vais parler fût donnée. Je ne crois pas non plus que l'on puisse invoquer l'hypothèse de l'*inconscient*, qui ne pourrait, il me semble, s'il existait, être en opposition absolue avec le *conscient*, c'est-à-dire avec la raison qui se rend compte de ce qu'elle fait. Or les trois personnes en question avaient toute leur raison, chacune d'elles se trouvait dans un bon état normal.

Voici pourtant ce qui se passa :

La table dicta une communication annonçant que la mère de ma femme, qui habitait à cinquante lieues de là, *venait de mourir*, quelques heures avant. Le prénom de ma belle-mère était donné. C'était elle, du reste, qui semblait faire cette communication. Elle entraînait en de longs détails, que je ne puis reproduire ici, à cause de leur caractère intime, sur sa maladie et sur sa mort. Elle citait des noms et prénoms de plusieurs personnes de la famille. En un mot, cette dictée présentait tous les caractères de la vérité absolue. M. H. C. prenait des notes, que j'ai, en ce moment, sous les yeux. Il dit, en ces notes, qu'il se sentait « très fatigué » pendant cette séance. Quant à ma femme, elle sanglotait ; et la communication, qui fut très longue « dut être interrompue », ajoutent les notes. On la reprit avant mon retour. La table donna de nouveaux détails.

Lorsque je rentrai, le soir, vers sept heures, je trouvai ma femme, notre fille et le jeune H. C. très émus tous les trois. Ils me racontèrent la scène et me mirent sous les yeux les notes prises.

Le soir, à onze heures, notre jeune fille se mit au guéridon avec M. H. C., car ma femme était trop affligée pour prendre part à cette seconde séance. Quant à moi, je ne savais que penser et j'attendis.

Un nom nous fut donné, celui d'un personnage mort quelque temps avant, et qui nous avait déjà mystifiés dans une précédente soirée. Je dois dire qu'il avait parfaitement connu, durant sa vie, les noms, prénoms, âge, etc., des personnes composant la famille de ma femme. Je lui demandai si ce qui nous avait été raconté, le même soir, était vrai ? La table répondit : *Oui*. Je répétais la question ; je dis : « En êtes-vous bien sûr ? » La table frappa un second coup voulant encore dire : *Oui*. Ma femme et la jeune fille se regardèrent consternées. M. H. C. ne semblait pas douter plus qu'elles de la réalité d'un fait annoncé avec tant de précision.

J'étais cependant plus incrédule qu'eux, car je ne me faisais pas du tout à celui qui venait de se mettre en communication avec nous. Le lendemain, nous envoyâmes une dépêche dans la ville de R..., pour avoir des renseignements.

Le soir même, c'est-à-dire le 6 novembre, Mme Vincent et M. H. C. interrogèrent de nouveau le guéridon.

L'Esprit qui, dans la seconde séance de la veille, était venu, se nomma, puis il déclara qu'il avait fait, dans les deux séances de la soirée précédente, une mauvaise plaisanterie et que la mère de ma femme n'était pas morte. Une lettre, reçue de R..., deux jours après, nous apprit que ma belle-mère n'avait pas même été malade le jour où l'on nous avait annoncé sa fin.

Que conclure de tout cela, sinon qu'une intelligence, *indépendante et cons-*

ciente, avait dicté les réponses données par le pied du guéridon et que cette intelligence n'appartenait à aucun de nous !

On ne pourrait même pas invoquer, dans ce cas, la théorie de l'impression télépathique, c'est-à-dire une suggestion mentale d'un ordre tout spécial et si mystérieux que les savants ne peuvent l'expliquer, mais que certains d'entre eux nous présentent comme étant la cause des manifestations qui se produisent quelquefois au lit de mort (1). Ma belle-mère, en effet, n'était même pas malade lorsque la communication avait été donnée.

En présence de la bonne foi et de l'honorabilité des acteurs de la scène, en présence, notamment, du manque absolu d'intérêt qu'aurait eu pour M. H. C. l'un des médiums, la mort de la personne en question — et je dis cela pour le cas où nos adversaires supposeraient que ce jeune homme n'aurait pas été indifférent à cette mort, qu'il aurait même pu avoir des raisons pour la désirer et que son *inconscient* aurait été hanté, à son insu, par cette idée, ce qui aurait pu l'amener, toujours sans le vouloir, à communiquer à la table le propre fond de sa pensée, qui lui aurait été renvoyé sous la forme des phrases obtenues, — en présence, je le répète, de l'indifférence que M. H. C., grâce à sa situation indépendante vis-à-vis de nous tous, devait forcément avoir au sujet de cette mort ; en présence enfin du chagrin réel de la fille et de la petite-fille, — je dois croire qu'auprès des trois personnes, témoins de la scène qui eut lieu, en mon absence, le 5 novembre 1886, ainsi qu'auprès des mêmes personnes et de moi-même, témoin, avec elles, des deux autres scènes qui eurent lieu, le même soir et le lendemain, il y avait une *personnalité invisible*. Elle nous a tous mystifiés, c'est vrai, mais, en même temps, elle nous a donné une preuve de plus de l'existence des esprits et de la possibilité qu'ils ont de se communiquer aux vivants. Peu m'importe, après tout, à moi, expérimentateur et chercheur, que la communication soit vraie ou qu'elle soit fausse. Je ne fais pas du spiritualisme sentimental et je ne vois, en ce résultat, négatif dans un certain sens, qu'une certitude morale nouvelle en faveur de l'opinion que je défends.

XIII

Tout récemment, chez un ami, à La Rochelle, j'ai voulu faire une expérience à la manière du Dr Davis. Nous nous sommes mis trois autour d'un guéridon : M. J., sa femme et moi. Mme J., une toute jeune femme de vingt ans, est médium. Au bout de quelques minutes le petit meuble semit en mouvement. Je dis alors :

(1) Voy. les *Phantoms of the living*, de Gurney, Miers et Podmore.

— Voulez-vous nous dire votre nom? Si vous le voulez, frappez un coup. Le guéridon frappa un coup, ce qui signifiait : *Oui*.

— Nous allons, dis-je à M. et à Mme J., essayer d'obtenir du guéridon les noms suivants : *Pierre Moreau*. Pensez comme moi, à ces noms.

Ils m'assurèrent qu'ils allaient fermement penser au prénom et au nom indiqués.

J'interrogeai alors la table :

— Je sais le nom de l'Esprit qui est là, dis-je. Vous vous nommez Pierre Moreau. N'est-ce pas que c'est Pierre Moreau qui va répondre?

— Non, dit la table.

— Je vous assure que vous êtes Pierre Moreau. Allons, frappez autant de coups qu'il en faut pour arriver à la lettre P.

La table frappa dix coups. Elle s'arrêta sur le J.

J'y mettais toute ma volonté et j'avais la ferme intention d'obtenir le mot *Pierre*. M. et Mme J. avaient, m'ont-ils assuré, la même idée que moi.

Bref, au lieu d'obtenir les noms désirés, c'est-à-dire : *Pierre Moreau*, nous obtînmes ceux-ci : *Jacques Motin*.

Et comme je demandai de quel pays était ce Jacques Motin, la table nous dit : *Rue Jeanne-d'Arc, à Rouen*.

Or, il est bien certain que ces noms et adresse n'étaient pas dans ma pensée, et j'ai tout lieu de croire que mes collaborateurs à cette petite expérience n'ont pas dicté inconsciemment ou volontairement à la table la communication obtenue.

Que devient, dans ce cas, la théorie de M. Davis?

XIV

Voici un dernier fait :

Tout récemment encore nous avons fait, Mme Vincent et moi, une autre expérience en nous servant du procédé découvert par le docteur Davis. J'ai dit à ma femme d'écrire, sur un papier, une phrase et de plier le papier en quatre, sans me montrer ce qu'elle aurait mis dessus. Elle devait ensuite penser fortement à cette phrase et la répéter tout bas, de façon à ce que le guéridon — système Davis — put la reproduire.

Nous appuyâmes nos mains sur la table. J'avoue, bien sincèrement, que je ne pensais à rien. Ma femme, elle, pensait à sa phrase.

Le guéridon dicta ces mots :

Vous froissez, amis, nos idées.

Mais ce n'était pas du tout ce qu'avait écrit Mme Vincent, car la phrase qu'elle s'était efforcée, en y pensant fortement, de faire répéter par le pied de la table, était celle-ci :

Vous naviguez en eau trouble.

C'est donc cette phrase *voulue* qui aurait dû être reproduite, si la théorie du Dr Davis était vraie.

(*A suivre.*)

ALEXANDRE VINCENT.

ENTERREMENT SPIRITE A POULSEUR (Belgique).

C'est ma mère et non mon épouse qui s'est inopinément désincarnée le 10 janvier.

L'enterrement a été splendide, et le résultat a dépassé toutes nos espérances, beaucoup de monde, bon nombre de notabilités, un public choisi, à même d'apprécier la valeur de notre chère doctrine. Plusieurs journaux politiques de Liège, *La Meuse* et *L'Avenir*, ont parlé de cette manifestation en des termes respectueusement sympathiques.

Deux discours ont été prononcés sur la tombe de ma mère bien-aimée : l'un par moi, l'autre par M. Henrion de Chénée. Ils ont été écoutés avec une attention soutenue ; je vous adresse le mien et si vous lui trouvez quelque valeur, utilisez-le pour la *Revue* ; il a été fait dans ce but, profiter d'une circonstance exceptionnelle pour défendre et faire connaître le spiritisme :

LERUTH.

Mesdames, messieurs, frères et sœurs en humanité : Unis par un sentiment de compassion pour une famille éprouvée, laissons-nous aller, pendant quelques instants, aux pensées qui se présentent à notre esprit lorsqu'un enterrement nous amène en ce lieu.

Une partie de l'assistance se demande si le cercueil que l'on confie à la terre contient réellement tout ce qui reste du parent, de l'ami dont nous regrettons en ce moment le départ. Une autre partie, se basant sur les affirmations du catholicisme, espère un jour revoir les êtres chéris qu'elle aime toujours, mais sa croyance est si vague, si peu logique, ses principes si incompatibles avec la science et les attributs divins que, malgré tout, le doute s'empare d'elle et la décourage. Tous, enfin, au départ de celui qui nous fut cher, nous nous trouvons dans une situation d'esprit qui dépend directement de notre conception du monde et de notre manière d'envisager l'avenir.

En présence d'un problème aussi grave, dont la solution peut dissiper tant de doute, apaiser tant de craintes, sécher tant de larmes, on comprend difficilement l'indifférence au sujet de cette grande question ; consacrer une partie de ses loisirs à la lecture des nombreux livres, dans lesquels, cet

important problème est agité et résolu d'une manière satisfaisante, serait chose rationnelle.

Par l'étude du spiritisme on peut se convaincre d'une manière positive, indiscutable, que la vie se continue au delà de la tombe. Tous, riches et pauvres, faibles et puissants, oppresseurs et opprimés, depuis le haut jusqu'en bas de l'échelle nous sommes condamnés à faire ce voyage sans qu'aucune puissance humaine puisse y mettre le moindre obstacle. La mort, vous le savez, ne demande conseil à personne.

Elle est brutale, inflexible et sans égard pour les douleurs qu'elle engendre.

Ces réflexions nous transportent dans un ordre d'idées dont nous avons le tort de ne pas assez nous occuper. En effet, si, envisagée au point de vue corporel et terrestre, la vie est si peu de chose, pourquoi donc ne pas attacher plus d'importance au côté spirituel de notre être, à la vie de l'âme? et pourquoi ne pas profiter de l'occasion que nous offre le spiritisme de pénétrer plus avant dans ce domaine d'outre-tombe où nous savons que la mort nous jettera un jour, demain peut-être?

Si les ministres des cultes les plus en vue, y compris ceux qui se targuent sans scrupule du nom de représentants de Dieu sur la terre, pouvaient seulement jeter quelque lumière sur ces graves questions : d'où venons-nous? où allons-nous? pourquoi sommes-nous sur la terre? hélas! ils sont dans l'impossibilité de fournir la moindre preuve palpable à l'appui de leurs affirmations séculaires. et malgré les nombreux démentis que leur inflige la science, ils s'obstinent à donner aux enfants des enseignements erronés. Semer ainsi dans l'esprit des jeunes générations des germes que le développement de leur intelligence et la connaissance des découvertes modernes leur feront repousser plus tard, c'est éteindre tout sentiment religieux dans le cœur de celui qui réfléchit; l'indignation d'avoir été trompé l'éloigne pour toujours du sanctuaire des religions reconnues par l'État.

Ces pasteurs d'âmes, pour accomplir leur mission, ne se rendent pas dans les milieux dits hérétiques, pour y semer la vérité et déraciner l'erreur, car ils ont conscience de la faiblesse des arguments dont ils disposent pour ne jamais affronter de semblables galères. Pour dissimuler leur impuissance, ils trouvent commode de lancer l'anathème et l'excommunication contre ceux qu'ils ne peuvent combattre. Ils ne paraissent même pas se douter qu'en agissant de la sorte, ils se mettent en contradiction flagrante avec les principes formulés par Jésus dans la parabole du bon Samaritain.

Vous le voyez et vous le savez tous, de quelque côté que vous vous tourniez, vous ne rencontrez que doute et incertitude. C'est pourquoi la vie, celle du prolétaire surtout, est rendue doublement pénible; d'un côté par l'égoïsme qu'engendrent les doctrines matérialistes, de l'autre par le vague et l'incer-

titude des données qu'il possède sur ses doctrines futures. Aussi, quand l'heure de l'épreuve sonne, n'entend-on généralement que plaintes, gémissements et murmures. Ne comprenant point le but et l'utilité de la vie, on ne les supporte qu'en maudissant la société, qu'en accusant ou niant le grand ouvrier, qu'en stigmatisant Dieu d'injustice.

En voyant le pauvre honnête et laborieux végéter misérablement à côté du riche égoïste, la révolte s'empare du malheureux qui ne trouve nulle part l'explication de partialités aussi désespérantes ; la pluralité des existences seule peut faire comprendre d'une manière rationnelle le pourquoi de ces anomalies si apparentes.

Le principe de la réincarnation, qui donne la clef de ces contradictions et des phénomènes incompris, fait partie de la philosophie spirite ; il dissipe les doutes désespérants qui rendent l'existence si pénible, surtout dans les circonstances douloureuses que tous tôt ou tard nous subissons.

Il n'est cependant ni coûteux ni difficile de s'assurer de la véracité et de la grandeur du spiritisme, les livres dans lesquels on peut étudier la philosophie spirite et les moyens d'entrer en communication avec les esprits étant prêtés de bon cœur à celui qui sérieusement veut s'instruire. On peut alors, au coin du feu, examiner tranquillement, méditer à l'abri de tout regard cette doctrine sublime et rationnelle, dont l'action bienfaisante peut dissiper la désespérance et réchauffer les cœurs. Suffisamment éclairé et instruit, il est également facile de se convaincre de la possibilité d'entrer en relation avec les morts aimés, sans avoir besoin de recourir à une société constituée, à un spirite quelconque. Dans toute famille il se trouve un ou plusieurs médiums, ce dont on peut facilement se rendre compte par des essais réitérés, en se conformant simplement aux conditions contenues dans les livres dont on aura préalablement fait la lecture.

Ces moyens que nous conseillons généralement prouvent assez que, dans leurs travaux et les efforts qu'ils font pour propager leur doctrine, les adeptes du spiritisme ne sont guidés par aucun intérêt matériel, puisque, au lieu d'attirer les chercheurs dans leurs rangs, ils ont soin de leur faire remarquer que le concours des spirites n'est nullement indispensable : il suffit de s'adonner simplement à l'étude et à l'expérimentation.

Pardonnez-moi si, contrairement à l'usage en pareille circonstance, je vous ai entretenu un peu longuement de questions philosophiques. En vous exposant sommairement les moyens d'acquérir la certitude que la mort ne détruit que l'enveloppe corporelle, et que, l'âme continue d'exister au delà de la tombe, dans des conditions de bonheur ou de souffrance rigoureusement proportionnées au bien ou au mal qu'elle a fait sur la terre, j'ai voulu contribuer à l'atténuation de la douleur qui résulte généralement du départ

de ceux que nous affectionnons. Les morts sont se qu'ils se sont fait eux-mêmes, ils sont les artisans de leur devenir.

Elle est bien consolante cette certitude que l'âme des bien-aimés est là, autour de nous, sous une forme spirituelle moins grossière, mais analogue à celle sous laquelle nous l'avons connue; elle nous voit, nous entend, continue à aimer ses parents et ses amis, s'efforcera de les consoler et de les soutenir dans les misères de la vie, leur sera utile dans la mesure de ses moyens; aussi, notre probité, notre esprit de justice, ont des témoins bien vivants quoique invisibles, cette certitude je la possède absolument, et je puis dire avec conviction :

Au revoir, mère chérie; puisse notre profonde amitié et notre souvenir constant te soutenir, t'aider à t'élever vers Dieu; source unique du vrai bonheur.

NOTA : M. Leruth est l'un des plus énergiques propagateurs du spiritisme, à Poulseur, et dans cette localité, avec un ami, il a créé une belle salle de conférences dont la *Revue* a parlé longuement.

EXTRAIT DE LA CORRESPONDANCE DE LAMENNAIS, en 1848 (*Nouvelle revue*) : « L'avènement de Louis Bonaparte, dit Lamennais, est la fin d'un monde et le commencement d'un autre monde inconnu jusqu'ici. Jésus-Christ annonçait il y a 18 siècles, et ces grandes ruines et cette grande rénovation qu'il appelait son royaume de Dieu. Lisez l'évangile, il n'y a pas un trait qui ne se réalise sous nos yeux. Vous savez que sur ce point je ne me suis pas trompé, que j'ai constamment vu comme prochaine cette dissolution générale d'une société qui doit mourir pour que la vie ne s'éteigne pas dans le monde. »

Dans l'histoire de Sainte-Catherine de Sienne, vie sublime de dévouement, d'abnégation et de charité, Mme Butler donne une belle définition de la prière :

« Ceux qui savent ce qu'est la vraie prière, savent aussi qu'elle est suivie immédiatement d'une vue plus claire et plus nette du devoir à accomplir; on entend une voix qui donne des directions, qui redresse le jugement, qui fortifie les bonnes résolutions et console l'esprit découragé. Cette influence est en même temps extérieure et intérieure, elle pousse doucement et conduit au but. Comment la prière serait-elle vraiment une communion, si l'on n'entendait que la voix du suppliant? que ceux qui conservent encore des objections, attendent en demeurant dans le silence; s'ils n'ont pas entendu la voix de Dieu, c'est qu'ils n'ont pas assez supplié, assez persévéré. »

« La prière parfaite ne consiste pas dans la multitude des paroles, mais dans l'intensité du soupir qui élève l'âme à Dieu. »

LES DRUIDES A LONDRES (Hyde-Park)

Au centre d'un second cercle marqué par douze pierres se tenaient debout plusieurs vieillards à cheveux blancs et à longues barbes blanches, parlant avec animation un langage aux sons durs auquel je ne compris rien. Ils étaient groupés autour d'une treizième pierre plus grosse que les autres, et bien qu'ils portassent le costume moderne, ils avaient l'air de célébrer quelque rite païen. A leurs pieds gisaient certains objets de formes bizarres, des rubans bleus et verts et des tablettes de bois recouvertes d'inscriptions gravées en creux en caractères étranges. Quelques-uns de ces vieillards tenaient à la main de très inoffensifs parapluies ; mais l'un d'eux, leur chef sans doute, brandissait une longue et redoutable épée à poignée et à garde droites.

Tout à coup, un homme s'avança et, sur un ordre du chef, tira d'un clairon sonore deux notes éclatantes. A ce signal, douze hommes se dirigèrent chacun vers une des douze pierres, où ils se tinrent debout, le pied gauche sur la pierre, la tête découverte en signe de respect.

Le chef fit quelques pas en avant du groupe, tenant à la main un livre et, sous le bras, son épée dans le fourreau. Après avoir lu à haute voix une prière ou une invocation tout à fait incompréhensible, il tira son épée du fourreau en prononçant des paroles étranges auxquelles la foule répondit. Par trois fois, il répéta ce manège et trois fois les assistants lui firent la même réponse. Satisfait, sans doute, de ce qu'on lui disait, le vieillard remit l'épée au fourreau et la déposa sur le gazon, à côté de la pierre, après l'avoir fait toucher aux autres vieillards qui l'entouraient.

Cela commençait à devenir intéressant et je demandai à un spectateur, mon voisin, qui, lui aussi, parlait cette langue barbare, ce que signifiait cette cérémonie et quels étaient ces hommes. Il m'apprit que ces vieillards étaient des druides et qu'ils célébraient un *Gorsedd*, suivant l'antique coutume galloise, « à la face du soleil, l'œil de lumière », avant de se rendre à l'*Eisteddfod*.

Au mot d'*Eisteddfod*, j'avais compris. Les *Eisteddfodau* (au est le signe du pluriel en langue galloise ; mais n'essayez pas de prononcer, vous n'y arriveriez pas), sont des jeux floraux du pays de Galles ; ils consistent en concours de poésie, de chant et de musique.

Le but de ces fêtes, qui ont lieu une fois par an, est de conserver intactes la langue et la littérature galloises et d'en encourager l'étude. Or, cette année, en l'honneur du jubilé, les Gallois ont tenu à ce que leur *Eisteddfod* eût lieu à Londres, et c'est à l'Albert-Hall que, chaque après-midi, les

poètes, les chanteurs et les musiciens gallois concourent pour les prix et les récompenses qui sont offerts aux vainqueurs.

Je savais donc ce qu'était un *Eisteddfod* ; mais la cérémonie du *Gorsedd* m'était tout à fait inconnue. Raison de plus pour n'en pas perdre un détail et pour profiter de l'obligeance de mon voisin gallois qui me donnait quelques explications.

Le *Gorsedd* ne peut avoir lieu que si la principauté de Galles est en paix ; et la question du druide à l'épée, à laquelle les assistants venaient de répondre, signifiait tout simplement : La paix règne-t-elle ? — La paix règne, lui avaient répondu les Gallois réunis. Et la cérémonie continua.

A tour de rôle, l'archi-druide et les druides de moindre importance montèrent sur la pierre centrale et prononcèrent des discours religieusement écoutés et parfois applaudis. L'un d'eux, doué d'une voix de stentor, fit beaucoup rire les assistants. Je ne saurais, et pour cause, vous répéter ce qu'il leur a dit ; mais j'ai ri comme les autres de sa pantomime animée et de ses gestes violents. Armé de son parapluie, il se servait de cet ustensile pour ponctuer ses phrases et, à chaque période, en pourfendait l'air comme avec un sabre.

Aux discours succéda un chant national, sorte de mélodie tantôt plaintive, tantôt martiale, dite par un Gallois avec accompagnement de harpe, l'instrument national. Le harpiste est habile et tire des sons très harmonieux de son instrument qui, comme tous ceux qui viennent du pays de Galles, n'a pas de pédales et est muni de trois rangées de cordes, dont une pour les demi-tons.

On ne rencontre pas des druides tous les jours. Le spectacle avait donc pour moi un intérêt très grand. A un moment donné, deux des douze personnages qui se tenaient auprès des pierres sacrées que le ciseau ni le marteau n'ont jamais touchées, se présentèrent, flanqués chacun de deux vénérables druides, devant l'archi-druide qui leur attacha à chacun, au bras droit, un ruban vert qu'il avait préalablement déposé sur la pierre. Cette cérémonie, qui avait l'air d'une initiation, se fit avec beaucoup de dignité de la part de l'archi-druide et avec le plus grand respect de la part des initiés et de leurs parrains.

Cela fait, les discours reprirent de plus belle, en gallois toujours, et enfin l'un des orateurs invita les assistants à assister à l'*Eisteddfod* à l'Albert-Hall, à midi.

Nota : Les druides croient à l'immortalité de l'âme et à la pluralité des existences ; ce fut la croyance nationale de nos pères les *Gaulois*.

SOUVENIRS DU GROUPE GIRONDIN (1)

Sous ce titre, notre F. E. C., M. L. Thibaud, a réuni un grand nombre de communications fort courtes mais renfermant chacune un enseignement. Chaque communication est d'ailleurs suivie d'un développement dû à la plume de M. Thibaud lui-même, et nous devons dire que ces développements ne sont pas la partie la moins attachante de l'ouvrage.

Analyser les communications obtenues au Groupe Girondin serait presque refaire le volume qui les contient. Nous nous bornerons à suivre la marche générale de l'œuvre en examinant quelques-uns des points principaux qu'elle touche.

Tout d'abord, M. Thibaud rend compte de ses croyances. Elles sont conformes à celles de la généralité des spirites. Nous n'y relèverons que cette affirmation :

« Dieu doit être : *éternel*, dans toute l'acception du mot; infiniment *puissant*, *sage*, *prévoyant*, *prudent*, *juste*, *miséricordieux*. »

Toutes ces qualités, même poussées à leur suprême puissance, ne me paraissent pas définir Dieu suffisamment. Aussi bien les mots humains manquent peut-être pour nous dire ce qu'est Dieu. Seulement, pour ma part, j'aime à considérer l'auteur des mondes à un point de vue si élevé que tous ces qualificatifs : prudent, sage, etc., ne peuvent qu'être inférieurs à l'idée que je me fais de Dieu. Cette petite réserve faite, je n'ai plus qu'à louer l'exposition des principes de M. Thibaud.

Dans une étude sur les *Religions*, l'auteur sépare avec raison, selon nous, l'esprit véritablement religieux du culte extérieur qui en est souvent la négation la plus absolue. Pour lui, la partie morale de toute religion est divine et ne peut qu'unir les hommes tandis que la partie pratique, le culte extérieur, de création humaine, les divise profondément. J'irai plus loin encore et je dirai que la partie même dogmatique des religions doit être sérieusement amendée sous peine de sombrer peu à peu sous l'indifférence générale.

Il est vrai que notre F. E. C. admet que « *le Spiritisme*, ce consolateur qui nous a été promis » doit en quelque sorte se substituer aux religions, qui sont près de périr.

Ici encore nous ne sommes pas tout à fait de l'avis de M. Thibaud. Nous croyons que le spiritisme a autre chose à faire que de remplacer les vieilles théocraties religieuses; Il est le mouvement en avant, la libre recherche dans le domaine de la philosophie et de la science. Il n'est pas, il ne saurait être une religion. Je ne veux pas dire que le sentiment religieux, appuyé sur la raison et la conscience, ne puisse être utile à l'humanité. Mais le spiritisme, science philosophique, doit appeler tous les hommes à la connaissance des vérités qu'il enseigne. Il doit donc rester en dehors des idées exclusivement religieuses pour n'éloigner personne.

J'ai remarqué, entre autres communications, la dictée sur la *lenteur du progrès* et sur *ses lois*. Le passage de l'âme à travers tous les règnes de la nature y est clairement indiqué, de façon à donner raison à cette manière d'envisager notre passé. Il n'y a qu'une loi de justice dans l'univers. Tout ce qui vit possède une âme : pourquoi limiter le progrès de cette âme? Du minéral à l'homme et de l'homme jusqu'à Dieu, la chaîne de nos transmigrations ne saurait être interrompue.

Une petite remarque, qui n'a l'air de rien, est excellente à noter : « Courage, frères « bien-aimés, faites des adeptes, mais des adeptes sincères. Rendez-vous compte, avant

(1) En vente à la librairie, 2 fr. 25. 5, rue des Petits-Champs, Paris.

« d'introduire des personnes dans vos groupes, si elles méritent d'y être admises; il ne convient pas, vous le savez, de traiter légèrement le spiritisme. »

Nous sommes entièrement de l'avis de l'esprit qui a dicté cette communication. A vouloir faire trop de prosélytes, on s'expose à discréditer la doctrine. Comment devient-on réellement spirite? Par l'étude approfondie de notre philosophie et par l'examen sérieux et répété des phénomènes qui en sont la base. Connaissiez-vous beaucoup de natures capables de se prêter à ce travail raisonné qui conduit l'homme à sa régénération morale?

Une curieuse dictée est celle qui a pour titre : *Un paradoxe apparent*. La question du mal y est traitée de façon à captiver l'attention. Tout vient de Dieu, y est-il dit, même nos pensées mauvaises. Et l'esprit développe logiquement son système d'après lequel le mal ne serait qu'un moyen employé par Dieu pour nous conduire au bien. Ceci heurte peut-être l'idée que nous nous faisons de notre libre arbitre et conséquemment de notre responsabilité, mais c'est une théorie qui en vaut une autre et qui nous pousse à méditer.

Quelques bonnes pages sur les prédictions sont dues à M. Thibaud. En voici la conclusion :

« Le passé et l'avenir, dit-il, étant en général soustraits à la connaissance des incarnés, nous ne voyons pas que cette loi puisse être modifiée pour des causes d'un intérêt « minime et contestable ; et par suite nous pensons que si, par un moyen quelconque, « un esprit désincarné ou incarné pouvait avoir un instant cette prescience qui n'appar- « tient qu'à Dieu, et qui ne pourrait être que la conséquence de son avancement, il com- « prendrait en même temps qu'il lui est interdit, sans un motif d'utilité absolue, de « divulguer ce qu'il lui a été permis d'entrevoir. Ces révélations ne seront jamais ce qu'on « entend par prophéties, mais seulement des prévisions plus ou moins exactes, suivant la « portée de l'Esprit. »

Nous recommandons ces prudentes observations à certains spirites trop crédules qui admettent sans conteste tout ce que leur disent les Esprits, sans chercher à se rendre compte de la nature plus ou moins élevée des êtres invisibles qu'ils interrogent. Si l'on doit être très circonspect dans la créance à donner aux communications, on ne saurait trop l'être pour celles qui concernent l'avenir. Ces prédictions sont souvent fausses et, les faux prophètes démasqués, certains de nos frères n'en continuent pas moins à les écouter et à noter leurs prévisions. Il y a là un écueil à éviter.

Nous pourrions citer de nombreux passages des communications obtenues au Groupe Girondin et des développements ou réflexions qui les accompagnent. Tout, ou presque tout, nous paraît marqué au coin de la logique et du bon sens.

L'œuvre de M. Thibaud est bonne à tous les points de vue. Elle sera utile surtout à ceux qui, terrassés par la douleur, viennent demander au spiritisme les consolations que, seul, il peut donner en s'appuyant avec certitude sur l'avenir heureux qui nous attend tous.

Terminons par quelques passages d'une lettre citée par M. Thibaud et qui nous paraît remarquable tant au point de vue du fond qu'à celui de la forme : « ... Quant à moi que les épreuves, la souffrance, la réflexion ont détaché peu à peu des choses matérielles, qui ne demande plus rien aux joies et aux biens de ce monde, ayant reconnu le vide immense de tout ce qui est terrestre et n'y consacrant plus de mes forces et de mon temps que ce que la nécessité et le devoir m'imposent; pour moi, dis-je, il n'est rien de plus précieux que ces voix d'en haut venant nous révéler les divins mystères, pas de consolations plus ineffables que ces échappées vers l'infini, vers la céleste patrie, vers Dieu.

« Comme un rayon, cet enseignement perce la nuit qui nous enveloppe. éclaire au loin la route, dissipe les vains fantômes, les chimères, les futilles espérances après lesquels tant d'hommes courent, perdant ainsi une vie qu'il faudra recommencer.

« Nos guides spirituels nous exhortent à propager la saine doctrine : de pressants appels nous arrivent de tous côtés. Nous ne demandons pas mieux que de communiquer à nos frères terrestres la lumière qui nous réchauffe, la force morale qui nous soutient au milieu des luttes de la vie, qui donne l'apaisement du cœur, l'espoir en une suprême justice.

« Mais, pauvres petits, que nos ressources sont débilés ! Courbés presque tous sous de rudes fardeaux : besoins de famille, douleurs physiques et morales, que notre voix est faible dans la tempête qui rugit ! Au milieu du tourbillon qui emporte l'humanité à travers les convoitises féroces, les appétits déréglés, les bassesses révoltantes ; en face du scepticisme éhonté, de l'hypocrisie perfide, de l'indifférence, du dédain, de la haine, en face de tous les intérêts ligués contre nous, il faut faire entendre la parole retentissante comme le clairon des batailles, aller dans le vent et dans la nuit jeter la semence qui ne lèvera qu'après nous, quand nous serons passés, quand nous aurons quitté la terre.

« Soit : cette tâche ardue n'est pas faite pour me déplaire. Que Dieu et ses messagers me donnent donc les forces nécessaires pour l'accomplir ; mais accablé parfois sous le poids de la matière, qu'il est difficile de travailler à féconder les âmes ! Nous avons tous plus ou moins un passé à purger, des taches à effacer et notre liberté est amoindrie par les réparations que la loi éternelle nous impose. Nous acceptons avec résignation, avec reconnaissance les épreuves envoyées, sachant qu'elles seules peuvent rompre nos chaînes, en nous donnant les vertus qui nous manquent, en nous apprenant la patience, la douceur, la soumission absolue, mais ces épreuves ne nous permettent pas de travailler autant et comme nous le voudrions à la rénovation des sociétés humaines par le spiritisme.

« Heureux ceux qui peuvent et savent remplir dignement leur mandat ! Excités par leur généreux exemple, nous ferons ce que nos moyens permettent et laisserons à Dieu le soin de disposer du reste. Puissions-nous dire à la mort : J'ai tracé mon sillon dans le champ du progrès.

« Gloire, honneurs passent comme le vent sur la grève, le bien seul ne passe pas.

« Heureux celui dont l'existence n'a pas été stérile ! »

Il nous a semblé que la lecture de cette lettre si mélancolique et si belle, digne d'un poète et d'un penseur, aurait pour effet de toucher les âmes. Et nous l'avons reproduite avec bonheur, non seulement parce qu'elle exprime des sentiments exquis et rares, mais encore et surtout parce qu'à notre avis elle définit le vrai rôle du spirite ici-bas. M. Thibaud ne nous en vaudra pas de lui avoir fait cet emprunt qui montre plus clairement que nous ne le pourrions faire à quel ordre d'idées élevé le Groupe girondin s'est attaché. Les travaux de ce groupe, publiés grâce à la généreuse initiative de M. Thibaud, pourront désormais propager leurs utiles effets dans l'humanité. Nous en félicitons nos F. E. C. de Bordeaux et, en particulier, le spirite laborieux et dévoué qui a réuni les éléments de cette belle œuvre, à laquelle nous souhaitons tout le succès qu'elle mérite.

A. LAURENT DE FAGET.

Le Centenaire de l'Émancipation des Juifs

Les Juifs depuis le second Temple jusqu'à 1789. — Catéchisme des Juifs émancipés. — Les Juifs depuis l'émancipation. — Catéchisme mosaïque universel comparé au catéchisme mosaïque israélite. (Nous ferons le compte-rendu de cette œuvre.)

Tel est le titre et le sous-titre du dernier ouvrage de M. Alexandre Weill, dont nous avons sous les yeux le premier exemplaire, qui n'a paru officiellement que le 1^{er} janvier 1888.

L'auteur donne son livre comme « son testament » et aussi, dit-il, comme « son chef-d'œuvre ». Nous espérons que ce ne sera pas la son dernier mot et qu'il ajoutera encore plusieurs codicilles à ce testament; mais nous convenons volontiers que cet ouvrage marque un progrès sur ses ouvrages antérieurs. Tout en restant pur Mosaïste, et rien de plus, le Mosaïsme de notre ami s'est élargi et semble pouvoir devenir assez compréhensible pour rester ouvert à tous les progrès religieux de l'esprit humain. S'il en est ainsi, il n'y a pas à rechercher d'autre preuve de la vérité relative du Mosaïsme, comme notre ami le comprend, car en ce cas, après avoir fait son œuvre, en suscitant la civilisation hébraïque et donnant au peuple juif toutes les qualités qu'il lui fallait pour accomplir sa mission jusqu'au bout, le judaïsme pourra sans crainte abandonner son caractère trop exclusivement sectaire et intolérant pour se mêler au grand courant de la religion universelle, où doivent nécessairement aboutir toutes les religions ethniques pour se confondre dans la grande religion de l'humanité.

Nous ne pouvons donc que recommander à nos lecteurs le livre de notre excellent ami, à qui nous souhaitons de longs jours et la force d'achever son œuvre si courageusement poursuivie depuis un demi-siècle.

(Tiré de la Religion latque par Ch. Fauvety.)

LES PENSÉES DE CARITA, LES RÉFLEXIONS DE MARIE, réunies en une forte et élégante brochure du format de la Revue :

Prix : 1 franc, franco de port pour toute destination. 90 pages, grand in-8.

10 exemplaires : 9 francs, franco par colis postal.

Ces prix disent assez que cette œuvre n'a été publiée qu'en vue de la propagande spirite : c'est une raison de plus pour nous de la recommander à nos lecteurs.

UNE DAME DIPLOMÉE demande si, dans une famille spirite, il n'y aurait point une place pour elle; elle peut parfaire l'instruction de jeunes filles ou de jeunes garçons, commencer pour le piano, et enseigner l'anglais.

L'institutrice n'est point exigeante, ayant quelques moyens; elle désire simplement réaliser peu de chose pour ce qui lui est nécessaire, c'est-à-dire, prendre ses repas en famille.

ÉLECTRICITÉ : Le système, inauguré par notre ami M. TSCHIERET, et adopté par ses associés, depuis l'agrandissement de leur fabrique, de vendre les appareils d'électricité, à très petit bénéfice, leur a permis d'augmenter leur fabrication, et cela, grâce surtout, aux fournitures très importantes qui leur ont été demandées par des spirites.

M. Tschieret a pu réduire dans une grande proportion ses frais généraux, ce qui lui permet aujourd'hui de livrer aux abonnés de la *Revue spirite* tous les appareils concernant les applications domestiques et industrielles de l'électricité, à des prix qui atteignent maintenant la dernière limite du bon marché.

M. Tschieret, ingénieur, 2, boulevard des Sablons, à Neuilly-sur-Seine, se charge de la fourniture et de l'installation de la lumière électrique, de la transmission de force, des téléphones, sonneries, paratonnerres, etc., etc. Ce n'est pas une réclame à l'adresse de notre F. E. S. Nous établissons simplement un fait reconnu par les spirites qui se sont adressés à cet électricien.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOIMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillée.	3 fr. 50
<i>L'âme et ses manifestations dans l'Histoire</i> , par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
<i>Recherches sur le spiritualisme</i> , par W. Crookes (relié; 4 fr. 50).	3 fr. 50
<i>Episode de la vie de Tibère</i> , œuvre de la vie mélanimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
<i>L'Abbaye des Bénédictins</i> , par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
<i>La Magie dévoilée</i> , ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Épuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 4 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882-1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les quatre Évangiles de J.-B. Roustaing et le livre des Esprits, réponse à M. Al. Vincent, par M. J. E. Guillet.	1 fr. »
<i>Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes</i> , par le Dr Vahu.	5 fr. »
<i>Chaix de dictées spirites</i> , par le Dr Vahu.	1 fr. »
<i>Psychologie transformiste</i> , évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourguès.	1 fr. »
<i>Études spirites</i> , groupe bisontin. <i>Études économiques</i> .	1 fr. 50
<i>La Muse irritée</i> , poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
<i>Choses de l'autre monde</i> , 3 ^e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
<i>Les Chrysanthèmes de Marie</i> , par C. Baigneau.	3 fr. 50
<i>Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence</i> , Dr Vahu.	3 fr. 50
<i>Conseils aux pères de famille</i> , Dr Vahu.	1 fr. 50
<i>Spiritisme, fakirisme occulte</i> , Dr Gibier.	4 fr. »
<i>M. le marquis</i> , histoire d'un prophète, par M ^{me} Claire Vautier.	3 fr. 50
<i>La Cité Chinoise</i> , par G. Eug. Simon ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
<i>Cosmogonie des fluides</i> , par A. Bourdin.	1 fr. 25
<i>La raison du spiritisme</i> .	3 fr. »
<i>La philosophie Bouddhique c'est le nihilisme</i> , par la Société Atmique.	1 fr. »
<i>Préface des comme tuées sur le sômedaervo de Gaetomo</i> (Société Atmique).	1 fr. »
<i>Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève</i> .	3 fr. »
<i>Le messie de Nazareth</i> .	3 fr. »
<i>Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets</i> .	1 fr. 50
<i>Dans le ciel et sur la terre</i> , par Camille Flammarion, avec figures.	5 fr. »
<i>Le spiritualisme dans l'histoire</i> , relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
<i>Les grands mystères</i> , par Eugène Nus.	3 fr. »
<i>Les dogmes nouveaux</i> , par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

<i>Les miettes de l'histoire</i> .	10 fr. »
<i>Les Évangiles</i> , par d'Eschatal, 2 vol.	12 fr. »
<i>Esprit des Gnules</i> .	7 fr. »
<i>Terre et ciel</i> .	7 fr. »
<i>L'enfer</i> , par Callet.	4 fr. »
<i>La réalité des Esprits</i> , par de Guldenstuble.	25 fr. »
<i>De Mirville, Pneumatologie des Esprits</i> .	10 fr. »
do <i>Question des Esprits</i> .	7 fr. »
<i>Lettres du grand prophète Nostradamus</i> .	10 fr. »
<i>La vérité aux médecins</i> , par le Dr Comiet.	5 fr. »
<i>Somnambulisme</i> , par le Dr A. Bertrand.	10 fr. »
<i>De la démonialité</i> , par Sinistrari.	10 fr. »
do	5 fr. »
<i>Magnétisme animal</i> , par Gerdy.	10 fr. »
do par Robert.	10 fr. »
do par Pizeaire.	10 fr. »
do par Charpignon.	10 fr. »
<i>Correspondance</i> , par Delenze, 2 vol.	10 fr. »
<i>Révélation d'outre-tombe</i> , par Ozou, 4 vol.	12 fr. »
<i>Magnétisme animal</i> , par Gerdy.	10 fr. »
<i>Dogmes chrétiens et pluralité des mondes</i> , par l'abbé Pioger.	4 fr. »

Le Gérant: H. JOLY.